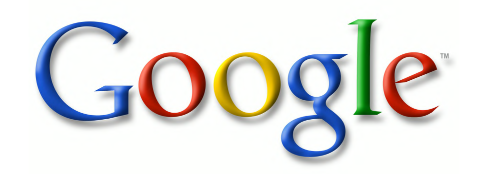
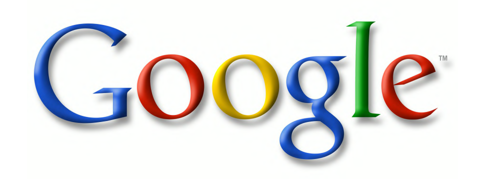



Google



OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE POUR ET LE CONTRE

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1894

Prix : 3 francs

LE POUR

ET

LE CONTRE

COMÉDIE

eprésentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 24 octobre 1853.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES
D'OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS
FORMAT GRAND IN-18

Les amours de Philippe. . . . . 1 vol.
Bellah. . . . . 1 —
Histoire de Sibylle. . . . . 1 —
Histoire d'une Parisienne. . . . . 1 —
Le Journal d'une Femme. . . . . 1 —
Julia de Trécœur. . . . . 1 —
Un Mariage dans le monde. . . . . 1 —
Monsieur de Camors. . . . . 1 —
La Petite Comtesse, le Parc, Onesta. . . . . 1 —
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre. . . . . 1 —
Scènes et Comédies. . . . . 1 —
Scènes et Proverbes. . . . . 1 —

THÉATRE

L'Acrobate, comédie en un acte.
La Belle au bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de Conscience, comédie en un acte.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
Circé, proverbe en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Dalila, drame en quatre actes, six parties.
La Fée, comédie en un acte.
Julie, drame en trois actes.
Montjoye, comédie en cinq actes.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
Rédemption, comédie en cinq actes.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes sept tableaux.
Le Sphinx, drame en quatre actes.
La Tentation, comédie en cinq actes, six tableaux.
Le Village, comédie en un acte.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE POUR

ET

LE CONTRE

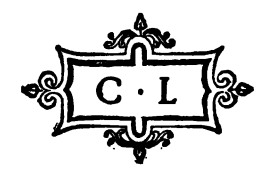
COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

de l'Académie française

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉYY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1895

LE POUR
ET
LE CONTRE

PERSONNAGES

LE MARQUIS.	M. DUPUIS.
LA MARQUISE.	Mme ROSE CHÉRI.
LOUISON, femme de chambre.	Mlle BODIN.

LE

POUR ET LE CONTRE

Un boudoir élégant. — Le soir. — Décor très-peu profond. — A gauche, porte d'entrée. — A droite, la chambre de la marquise. — Au fond, cheminée garnie d'une glace, d'une pendule, de vases. — Grand feu. — En avant de la cheminée, petite table de travail; à droite, une causeuse; à gauche, chaises basses. — Au premier plan, à droite, une toilette élégante. — Près de la cheminée, sur un petit guéridon, une lampe avec abat-jour; sur la toilette, bougies allumées. — Au fond, jardinières chargées de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE,

LA MARQUISE, puis LOUISON.

LA MARQUISE, sur une causeuse, au coin de la cheminée. Elle tricote.

Décidément, c'est une chose ennuyeuse que de tricoter; mais cela vaut mieux que de faire un petit chien en tapisserie, comme la fille de ma portière. (Elle lève les yeux sur la cheminée.) Tiens, mon journal!... Déjà!... Par où est-il entré? Je ne sais pas du tout... Le tricot vous absorbe, c'est effrayant... Voyons... Aïe! Aïe! question d'Orient... Eh! mon Dieu! qu'ils s'embrassent donc une bonne fois, et que ça finisse!... Tables tournantes... Moi, j'y crois, tant pis! Les sa-

vants sont bêtes : ce sont tous des vieux qui n'y voient plus guère, et ça les chagrine, et voilà. (Elle jette son journal.) Allons, travaillons, et ne pensons à rien, si c'est possible... On devrait bien inventer pour les femmes une sorte d'occupation convenable qui empêchât la pensée de trotter, car voilà notre infortune capitale... (Entre Louison.) Qu'est-ce que c'est?

LOUISON.

Une lettre pour madame la marquise.

LA MARQUISE.

Donnez. (Louison sort. — Déposant son ouvrage.) Qu'est-ce que c'est que ça? Quelle est l'aimable personne à qui je dois d'avoir un prétexte de paresser encore un instant?... Une lettre qui vous arrive quand vous êtes seule, le soir, au coin du feu, c'est toute une aventure, un petit mystère charmant, qui, comme tous les mystères charmants, se termine en déception... Voyons, (Elle ouvre la lettre.) Je ne connais pas l'écriture. (Lisant.) « Madame, un ami sincère prend la liberté de vous « prévenir que M. le marquis, votre mari, a ce soir « un rendez-vous avec madame de Rioja; elle l'attend « chez elle, rue de Choiseul, à neuf heures. » Et pas de signature! quelle infamie!... (Elle se lève et marche avec agitation.) Cette madame de Rioja, une Péruvienne, une Mexicaine, je ne sais quoi, tombée on ne sait d'où, veuve d'on ne sait qui, on reçoit cela!... Une femme perdue d'ailleurs, et avec laquelle on ne compte plus... Je croyais meilleur goût à ce marquis (Elle remonte à la cheminée, jette sa lettre au feu et se regarde dans la glace.) Elle est laide, ou du moins je suis plus jolie qu'elle : il n'y a que lui pour ne pas le voir

avec ses yeux de mari! (Appuyée sur la cheminée.) Le marquis n'est ni plus ni moins que tous les hommes... Je suis sa femme, c'est tout ce qu'il faut; je l'aime, c'est un luxe dont il se passerait. Il entend dire qu'il est heureux d'être mon mari, et c'est de l'entendre dire qu'il est heureux.... (Après un silence.) Si j'avais des enfants, ma vie serait moins triste, je ne me plaindrais pas... (Reprenant son ouvrage sans se rasseoir encore.) La belle gloire, vraiment, quand il aura placardé cette Péruvienne! une femme jaune, enfin!... C'est gentil, si on veut... (Elle s'asscoit sur un fauteuil à gauche de la cheminée.) Mais, après tout, quelle foi ajouter à ce misérable anonyme! Ce rendez-vous serait à neuf heures; il est déjà huit heures et demie, et je sais que mon mari travaille fort tranquillement chez lui. (On frappe.) Ah! mon Dieu! le voici! (Elle tricote avec agitation et fait mine de se lever.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, en grande toilette.

LE MARQUIS.

Restez, restez, ma chère, c'est moi. (Il descend lentement la scène, en mettant ses gants.) Qu'est-ce que c'est que ce joli petit ouvrage que vous faites là?

LA MARQUISE.

Regardez-le donc, ce joli petit ouvrage, avant que d'en parler.

LE MARQUIS.

Mais c'est précisément parce que je l'ai regardé que

je vous demande ce que c'est, chère belle! (Il se contemple de loin dans la glace.)

LA MARQUISE.

Du tout : vous êtes fort occupé à vous admirer dans cette glace, sans quoi vous auriez vu tout de suite que cette vilaine grosse cravate que je tricote pour mon cocher n'est pas un joli petit ouvrage.

LE MARQUIS, gaiement, s'approchant de la cheminée.

Quelle chicane me cherchez-vous là? Ce sera très-laid autour du cou de votre cocher, et c'est très-joli entre vos mains, voilà tout.

LA MARQUISE.

C'est charmant, ce que vous dites là!

LE MARQUIS.

Je dis ce que je pense. Mais quelle idée vous a pris de faire cette galanterie à Jean?

LA MARQUISE.

Le pauvre garçon a un rhume perpétuel; comme je n'ai rien de mieux à faire, je lui tricote ce petit objet de votre admiration : est-ce que cela vous contrarie?

LE MARQUIS.

Que vous soyez toute bonne, comme vous êtes toute belle? Non, en vérité.

LA MARQUISE.

J'en suis ravie au fond de l'âme.

LE MARQUIS.

Seulement, vous vous fatiguez les yeux avec vos bonnes œuvres, et je vous prie de les ménager, Madame, si ce n'est pour vous, du moins pour moi, qui les regarde souvent, et qui en rêve toujours.

LA MARQUISE.

Vous êtes ce soir d'une humeur agréable, à ce que je vois.

LE MARQUIS.

Hélas! je suis ce soir, comme toujours, amoureux de vous, malgré le ridicule que l'on voit à ces sortes de choses.

LA MARQUISE.

N'en mourrez-vous point ?

LE MARQUIS.

Vous êtes surprenante. Pourquoi ne serais-je pas amoureux de vous, voyons ? N'êtes-vous point la plus jolie du monde?

LA MARQUISE.

Je ne vous dis pas le contraire. (Elle se lève et va prendre des ciseaux sur la toilette à droite *.) Mais j'ai l'honneur d'être votre femme, et c'est là, à vos yeux du moins, un inconvénient fort capable d'annuler toutes mes belles qualités.

LE MARQUIS.

Oh! oh! Et la raison de cette déraison que vous me prêtez?

LA MARQUISE.

Bah ! on s'habitue à tout; et c'est, je suppose, pour que je ne m'y habitue point que vous êtes si sobre à l'ordinaire des choses gracieuses que vous me prodiguez ce soir... Mais, où allez-vous donc, sans indiscrétion, avec cette toilette écrasante?

* Le marquis, la marquise.

LE MARQUIS.

Je vais à mon cercle. Mais, pour en revenir à vos provocations...

LA MARQUISE.

A votre cercle? Vous n'avez pas coutume d'y aller en si brillant équipage.

LE MARQUIS.

C'est une tenue de rigueur aujourd'hui; on nous présente un grand seigneur étranger, un petit souverain de je ne sais quel pays...

LA MARQUISE, s'asseyant un peu en avant du marquis, toujours adossé à la cheminée

Péruvien, peut-être?

LE MARQUIS

Pourquoi Péruvien?

LA MARQUISE.

Parce que, lorsqu'on vient de si loin, il est fort commode de se faire passer pour ce qu'on veut. Personne n'est tenté d'y aller voir. — Est-il marié ce Cacique?

LE MARQUIS.

Vous y tenez. Marié? Je ne sais. Pourquoi cette question?

LA MARQUISE.

C'est que je ne recevrais pas sa femme, je vous en avertis. A quelle heure faut-il que vous soyez à ce cercle?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, vers neuf heures, je pense. Est-ce que vous me renvoyez?

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS, allant prendre son chapeau.

Avouez au moins que c'est mal reconnaître mes frais d'amabilité.

LA MARQUISE.

Ne vous mettez pas en dépense sur cette matière : cela deviendrait inquiétant. Je finirais par croire que si vous me jetez aux yeux tant de poudre d'or, c'est qu'il vous paraît urgent de m'aveugler.

LE MARQUIS.

Bon Dieu ! me feriez-vous la grâce d'être un peu jalouse?

LA MARQUISE.

Si je l'étais, je ne vous le dirais pas, je vous le prouverais.

LE MARQUIS, près de la porte.

Et de quelle façon, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais en vous donnant, s'il vous plaît, d'excellentes raisons d'être jaloux de votre côté.

LE MARQUIS.

D'excellentes raisons, Madame?

LA MARQUISE.

D'excellentes raisons, Monsieur; des raisons qui seraient les meilleures du monde.

LE MARQUIS, posant de nouveau son chapeau et revenant en scène.

Permettez-moi de vous dire que cela serait injuste.

LA MARQUISE.

Injuste? Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre.

LE MARQUIS.

Il ne peut échapper à un esprit supérieur comme le vôtre que l'infidélité d'une femme ne saurait jamais être la revanche légitime, la contre-partie équitable de l'infidélité de son mari, par exemple.

LA MARQUISE.

Croyez-vous? Le mot devoir est donc un mot à double entente, dites-moi, une sorte de dieu mystérieux à deux visages, qui nous regarde, nous autres, d'un œil implacable, tandis qu'il vous sourit avec aménité? C'est donc, ce moi devoir, un terme ambigu qui, dans votre franc-maçonnerie conjugale, vous réserve l'infidélité comme un droit, et ne nous laisse que les bénéfices outrageants d'une contrebande criminelle?

LE MARQUIS.

Permettez...

LA MARQUISE, se levant.

Je ne permets pas, justement. Ainsi, vous n'oseriez, en honneur, violer les conventions arrêtées entre vous et votre valet de chambre, mais la foi jurée à votre femme, l'échange de serments fait entre elle et vous au pied de l'autel, à la bonne heure, cela!

LE MARQUIS.

Pardon, je n'ai pas dit cela, et même je ne le pense pas. Un homme qui se permet de trahir sa femme me paraît commettre une assez méchante action, une faute très-répréhensible.

LA MARQUISE.

Oui, j'entends... une espièglerie.

LE MARQUIS.

Un crime, si vous voulez, mais avec des circonstances atténuantes qu'on ne peut invoquer pour la faute d'une femme.

LA MARQUISE.

Cela est décisif.

LE MARQUIS.

Cela est certain. Et remarquez que si je voulais parler comme la loi...

LA MARQUISE.

Ah! la loi! joli!

LE MARQUIS.

Je dirais que l'infidélité d'une femme peut avoir pour la famille, pour la société, des conséquences désastreuses que n'a point celle d'un mari... Je ne veux pas voir ce côté positif de la question... Je l'envisage à un point de vue plus digne de nous deux. (Il s'arrête un peu embarrassé.) Mais encore cela est très-délicat à dire, et je vous demanderai de me deviner beaucoup plus que de me comprendre.

LA MARQUISE.

Je crois en effet que cela ne me paraîtra pas clair.

LE MARQUIS.

Peut-être. Croyez-vous, Madame, qu'une femme de quelque valeur, bien entendu, je ne parle que de celles-là, qu'une femme puisse avoir un amour, en dehors de son ménage, sans s'y donner tout entière et sans être coupable de trahison à tous les chefs envers son mari? Un homme, mon Dieu! un homme dépen-

sera, dans une intrigue passagère, un peu d'esprit... s'il en a...

LA MARQUISE.

Et s'il n'en a pas?

LE MARQUIS, après un petit signe d'impatience.

Et ce sera tout. Mais une femme ne se donne pas pour si peu : je le dis à votre honneur, à l'honneur de votre siècle, vous ne sauriez avoir un amour sans y placer toute votre âme, tout votre être, sans passer à l'ennemi corps et biens : quand nous ne faisons que détourner quelques-uns de nos loisirs de l'existence conjugale, vous la désertez tout à fait; vous vous créez une vie nouvelle et complète à côté de celle que vous aviez promis de vivre pour nous. Nos erreurs sont des manques d'égards qui peuvent causer un moment de désordre dans le ménage; les vôtres sont une ruine absolue et irrémédiable. (S'efforçant de sourire.) C'est pourquoi la peine du talion ne me semble pas applicable en pareille matière. Du reste, il est possible que je m'explique mal, ou que vous n'ayez pas toute l'impartialité nécessaire pour prononcer dans cette cause, quoique, Dieu merci! elle ne concerne ni vous ni moi.

LA MARQUISE.

Avez-vous fini? Eh bien! c'est ce que je disais : quand vous nous trompez, vous êtes des espiègles qui méritez le fouet, et quand nous vous trompons, nous méritons la question ordinaire et extraordinaire. C'est plein d'équité et de galanterie. Bonsoir; allez à votre cercle: il est neuf heures.

LE MARQUIS.

Remarquez, ma chère, que vous me mettez à la porte.

LA MARQUISE.

Cela vous arrange assez, j'imagine. Moi de même. Bonsoir.

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Songez un peu à mes théories; vous verrez qu'il y a du vrai.

LA MARQUISE.

Vous auriez tort cependant d'en venir à la pratique, je vous jure.

LE MARQUIS, en s'en allant.

Oh! c'est tout bonnement un exercice oratoire. Demain, si vous voulez, je plaiderai le contraire. Bonne nuit. (Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, seule. Elle dépose son ouvrage et se promène en parlant.

Ceci est de l'effronterie, ou je ne m'y connais pas! J'ai vu l'instant où il allait tenter de me convaincre que je lui devais de la reconnaissance... Il faut que ce soit une tentation bien forte de parler de ce qui nous occupe l'esprit, pour qu'un homme qui va voir sa maîtresse ne puisse s'empêcher d'en parler à sa femme!... C'est un fort méchant homme, celui-là... vicieux par principe, par raison démonstrative... Ce

qu'il y a d'abominable, c'est qu'assurément il s'en va la conscience plus tranquille après ce demi-aveu et cette sournoise apologie! Il ne songeait même pas à moi, à mes appréhensions, à ma jalousie, en soutenant sa thèse ridicule; il n'y cherchait qu'une satisfaction pour lui-même et une sorte d'encouragement... (Après un silence.) Cette créature, avec ses deux grands yeux qui lui mangent tout le visage, est bête comme une tulipe. Allons, je leur souhaite beaucoup de joie.... Cela est simplement méprisable. (Elle se rassied à gauche, en face du public, et croise ses bras.) Il serait trop plaisant qu'une honnête femme se mît à pleurer à propos de madame de Rioja!.. C'est triste pourtant, bien triste, vrai!... Je donnerais un de mes bras dans ce moment pour avoir un petit enfant, gros comme rien, à embrasser. (Elle s'essuie les yeux. Entre Louison.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il encore?

LOUISON.

Un monsieur vient d'apporter cette lettre pour Madame.

LA MARQUISE.

Comment! un monsieur? Un monsieur qui fait des commissions, vous voulez dire?

LOUISON.

Non, Madame, c'est un monsieur.

LA MARQUISE.

Un monsieur vieux ?

LOUISON.

Oh! non, Madame.

LA MARQUISE.

Enfin, qu'est-ce qu'il veut?

LOUISON.

Il apportait cette lettre pour Madame.

LA MARQUISE.

Dis-le donc. (Elle prend la lettre.) A propos, Louison!

LOUISON, attisant le feu.

Madame?

LA MARQUISE.

On parle beaucoup de la toilette que portait mercredi à l'Opéra une étrangère, une madame de Rioja, qui est notre voisine, je crois? Vous devez connaître cela? Est-ce qu'elle se met bien, cette femme?

LOUISON.

Oh! mon Dieu, Madame sait bien; elle se met comme ces femmes-là se mettent.

LA MARQUISE.

Comment, ces femmes-là?... Est-ce que c'est une femme... comme ça? Est-ce qu'elle n'est pas convenable?

LOUISON, se rapprochant.

Madame peut en juger. Baptiste, qui passait devant

son hôtel, il y a un quart d'heure, en a vu sortir le coupé de M. de Remiremont. Madame connaît M. de Remiremont, qui est un jeune homme très-élégant, qui court à Satory et ailleurs. Baptiste a parfaitement reconnu madame de Rioja dans le fond du coupé, à côté de M. de Remiremont. Cela peut être convenable; Madame doit le savoir mieux que moi. Mais si je voyais Madame courir les rues, la nuit, dans la voiture de ce monsieur, j'en deviendrais folle, bien certainement.

LA MARQUISE.

Il faudrait, Louison, que je le fusse devenue moi-même auparavant. — Il y a un quart d'heure de cela, dites-vous? Vous êtes bien sûre?

LOUISON.

Pas même un quart d'heure, Madame. Mais, si Madame le désire, je vais faire venir Baptiste.

LA MARQUISE.

Pas du tout. Je ne suis pas curieuse de ces affaires-là... C'était avant neuf heures, probablement, que Baptiste?...

LOUISON.

Avant neuf heures... A l'instant, Madame; Baptiste rentrait tout effarouché de ce qu'il venait de voir.

LA MARQUISE.

Pauvre Baptiste!

LOUISON.

Oui, Madame, il dit que pour cent mille francs il ne voudrait pas servir dans une maison pareille.

LA MARQUISE.

Il serait à désirer que tout le monde pensât là-dessus comme Baptiste.—Allez, ma fille. Vous pouvez prendre ma robe lilas, Louison, je sais qu'elle vous plaît.

LOUISON.

Madame est trop bonne. Il suffit, pour qu'elle me plaise, que Madame l'ait portée.

LA MARQUISE.

Pas trop longtemps, eh? Allez. (Louison sort par la chambre de la marquise.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule, se levant.

Il y a un quart d'heure? Il faut que Baptiste se soit mépris; autrement ce serait trop désagréable!... pour le marquis. (Riant.) Oh! comme ce serait désagréable!... Mais voyons cette lettre... C'est la soirée aux lettres, à ce qu'il paraît. (Elle s'assied, pour lire, près de la toilette, ouvre la lettre et pousse un cri de joie). Ah! d'Armand!... Il n'est pas mort, quel bonheur!... (Elle lit avec précipitation.) Revenu de ce matin... Il me fera sa visite demain... Demain, quelle sottise! Pourquoi pas ce soir? Pauvre garçon! il a des délicatesses à lui... Il paraît qu'il est méconnaissable... Ce n'est pas étonnant, depuis quatre ans qu'il voyage à travers toutes sortes de pays affreux... depuis quatre ans, depuis mon mariage... Quel cœur que le sien et quel amour!... Eh bien! pourtant il paraît qu'il est

guéri, puisqu'il revient. Oh! certainement, nous pouvons maintenant nous revoir sans danger; je suis presque une vieille femme, et lui tout à fait un vieillard, à ce qu'il dit... Moi je crois que son teint aura un peu bruni, tout bonnement. Je suis sûre qu'il a mille aventures effrayantes à me conter... Cela vient à point pour me faire cet hiver un coin du feu supportable... (Elle écoute.) Comment! c'est impossible!... déjà la voiture?... (Elle va près de la porte. On entend la voix du marquis qui gronde.) Ah! quelle catastrophe! Baptiste avait bien vu... la malheureuse aura fait quelque confusion... Mais si le marquis s'attend que je vais le plaindre, il s'abuse, par exemple.. (Elle s'est rassise sur la causeuse et a repris son ouvrage en faisant tomber par mégarde le peloton de laine, qui va rouler jusqu'auprès de la toilette.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, soucieux.

Il faudra absolument, ma chère, qu'une bonne fois vous vous décidiez à faire éclairer votre antichambre: on reste là une heure à tâtonner avant de trouver la porte.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

LE MARQUIS.

Je dis qu'il vous faut absolument faire éclairer

votre antichambre; si vous croyez que votre lumignon de l'escalier suffit, vous vous trompez fort.

LA MARQUISE.

Mon lumignon?

LE MARQUIS.

Oui, votre veilleuse, votre lanterne, est-ce que je sais? (Il traverse toujours grondant, de gauche à droite*.)

LA MARQUISE.

Comment! il y a une heure que vous êtes là à tâtonner, vraiment!... Pauvre marquis!

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. (Après un silence, il reprend en ôtant ses gants.) Ah çà! décidément, quelle est cet horreur que vous faites là?

LA MARQUISE.

C'est ce joli petit ouvrage dont vous me faisiez compliment tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Je l'avais mal regardé, en ce cas; on dirait une paire de bas vue au microscope... Ne pourriez-vous faire des mailles plus petites? Ceci a l'air d'un filet à prendre du poisson.

LA MARQUISE, sans lever les yeux.

Comme ce n'est point pour vous que je travaille, je me passerai de votre approbation. Et puis je ne tricote point de bas, mon cher Monsieur; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que c'est une cravate.

* La marquise assise, le marquis debout.

LE MARQUIS, s'asseyant sur une chaise, près de la toilette.

Ah! si c'est une cravate, c'est différent.

LA MARQUISE.

Il est certain qu'une cravate n'est pas la même chose qu'une paire de bas. (Un silence pendant lequel le marquis joue avec le peloton de laine.) Je vous ferai observer, marquis, que c'est mon peloton que vous vous amusez à faire rouler sous votre botte si joliment.

LE MARQUIS.

Ah! pardon. (Un petit silence.)

LA MARQUISE.

Si vous n'y tenez pas trop, voulez-vous avoir l'obligeance de me le rendre?

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, je n'y toucherai plus. (Autre silence.)

LA MARQUISE.

Sérieusement, refusez-vous de me le ramasser?

LE MARQUIS.

Pas du tout; quelle plaisanterie! Je croyais que vous aviez coutume de le laisser sur le tapis. (Le marquis se baisse pour ramasser le peloton, la marquise l'attire malicieusement à elle, de façon que le marquis pour l'atteindre est obligé de le suivre et de venir tomber à genoux près de la marquise, qui prend le peloton en riant sous cape, et lui dit gravement : « Merci. »)

LA MARQUISE.

C'est une erreur des plus graves... A propos, quel homme est-ce que votre seigneur étranger, autrement dit le Cacique?

LE MARQUIS, se levant vivement et passant à gauche.

Je ne sais; il n'est pas venu.

LA MARQUISE.

Ah! voilà tous vos frais de toilette perdus. Comme je vous connais, vous devez être passablement contrarié.

LE MARQUIS, se dirigeant sur la cheminée.

Est-ce une façon de m'apprendre que vous me trouvez maussade?

LA MARQUISE.

Je vous trouve charmant, au contraire. Ainsi vous voyez : vous pouviez jouer toute la nuit à votre cercle, et vous venez passer votre soirée près de votre femme... Un bienfait n'est jamais perdu avec moi, marquis; et, en échange de votre sacrifice, je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

LE MARQUIS, appuyé du coude sur la cheminée.

Ah! quoi donc?

LA MARQUISE.

Je puis me tromper, cependant; dites-moi, n'avez vous pas beaucoup connu autrefois M. Armand de Villiers?

LE MARQUIS.

En effet; mais je l'ai perdu de vue depuis quelques années. Il doit être quelque part en Chine, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Il n'est pas en Chine; réjouissez-vous.

LE MARQUIS.

Soit.

LA MARQUISE.

Et non-seulement il n'est pas en Chine, mais encore vous le verrez demain; il m'a fait demander si je pourrais le recevoir... Êtes-vous content?

LE MARQUIS, visiblement contrarié, descend près de la table.

Enchanté... (Un temps.) Ne vous a-t-il pas fait un peu la cour avant votre mariage?

LA MARQUISE.

Eh!

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Il y a bien eu quelque chose à peu près comme cela.

LE MARQUIS.

Il fut même question de vous marier tous deux, si je ne me trompe.

LA MARQUISE, toujours assise.

Le bruit en avait peut-être couru; mais vous vous êtes présenté, marquis, (Elle s'incline.) vous vous êtes présenté : — c'est tout dire.

LE MARQUIS.

Vous ne l'aimiez donc pas?

LA MARQUISE.

Je ne sais : je n'étais qu'une enfant, et je ne me rendais guère compte de ce que j'éprouvais dans ce temps-là.

LE MARQUIS.

Dois-je penser, Madame, que vous faisiez profession à mon égard de cette même ignorance naïve, de cet insouciant éclectisme?

LA MARQUISE.

Vous me demandez des choses de l'autre monde ; comment voulez-vous que je me souvienne de ce que je pensais il y a quatre ans !

LE MARQUIS.

En tout cas, vous n'aimiez pas Armand, à coup sûr ?

LA MARQUISE.

Il ne faut pas dire à coup sûr : je ne l'aimais pas plus qu'un autre, voilà tout.

LE MARQUIS.

Vous l'aimiez donc un peu ?

LA MARQUISE.

Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout, — comme il vous plaira. (Le marquis s'assied avec humeur dans la bohémienne qui est près de la table.) — Quelle est cette jalousie rétrospective, mon cher marquis ?

LE MARQUIS, ricanant.

Jaloux, moi ? A quoi pensez-vous ?

LA MARQUISE, travaillant toujours.

Je ne demande pas que vous le soyez, bien qu'il fût au moins poli de le paraître ; mais si, pour ne l'être point, vous vous fondez sur l'effet que vous pensez avoir produit tantôt avec votre homélie des cas de conscience, j'ose vous assurer que j'en ai mal profité. J'ai là-dessus des idées qui sont de mon sexe, probablement comme vos idées sont du vôtre ; gardez-les. Mais je suis trop loyale pour ne pas vous avertir que je garderai les miennes.

LE MARQUIS, inquiet et se penchant vers elle.

Est-ce une menace?

LA MARQUISE.

Pas plus que votre éloquent plaidoyer de tantôt n'était une excuse, je suppose.

LE MARQUIS.

Allons! vous avez bien vu que je plaisantais.

LA MARQUISE.

Eh bien! je plaisante à mon tour. — Les vents ont changé, berger, comme dit ma mère.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! si vous y tenez, je suis prêt à convenir qu'en matière d'infidélité les torts d'un mari sont égaux à ceux d'une femme. Là, peut-on être plus raisonnable?

LA MARQUISE, se lève vivement, et frappant sur la table avec ses baguettes à tricoter, dit avec véhémence.

Mais je vous souuens, moi, que la faute d'un mari est deux fois plus grave que celle d'une femme.

LE MARQUIS, riant.

Je vous dirai comme M. Trissotin : « Le paradoxe est fort. »

LA MARQUISE, se servant de la table comme d'une tribune.

D'abord, marquis, avouez que le plus souvent vous placez votre femme dans l'alternative de vous tromper ou de mourir d'ennui. Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien : vous lui refusez l'un et l'autre.

LE MARQUIS, approchant son siége de la table.

Moi, ma chère?

LA MARQUISE.

Qui parle de vous, à moins que ce ne soit votre conscience? Je parle de tous les maris de la terre. Les hommes ont mille façons de passer le temps, d'occuper leur esprit, d'appliquer leur activité, ils n'ont que le choix des distractions. Si, avec cela, ils vont chercher les émotions de l'infidélité, convenez que c'est uniquement pour mal faire.

LE MARQUIS, *avançant sa main sur la table.*

Oh! quant à moi...

LA MARQUISE, *s'emparant de la main du marquis et la tenant sous la sienne.*

Quant à vous, vous êtes un saint, c'est reconnu. De plus, quand vous vous mariez, Messieurs, vous êtes des gens parfaitement de sang-froid : les séductions des sens, comme les entraînements du cœur, vous trouvent fort instruits, pour ne pas dire usés, et fort insensibles, pour ne pas dire blasés.

LE MARQUIS, *avançant l'autre main.*

Oh! Madame, en vérité...

LA MARQUISE, *saisissant la seconde main du marquis et le forçant ainsi à l'écouter en face.*

Si c'était un effet de votre complaisance de ne pas m'interrompre? C'est donc par corruption pure, par dévergondage réfléchi, que vous manquez à vos devoirs. Nous autres, hélas! marquis, c'est différent : nous commençons la vie, et vous la finissez. (*Elle quitte les mains du marquis.*) Contre tous les dangers, nous n'avons d'autre cuirasse que notre pauvre instinct, tandis que vous êtes armés de pied en cap d'une magni-

fique expérience. (Elle passe derrière la table et vient près du marquis*.) Ce n'est pas tout : vos trahisons ont un caractère d'initiative et de spontanéité que n'ont point les nôtres ; vous attaquez, et nous ne faisons que nous défendre. Que nous soyons en faute quand nous nous laissons vaincre, je le veux bien ; mais en vérité, que dirai-je de vous, qui nécessairement préméditez vos forfaits, et qui vous mettez en campagne de propos délibéré!... Aussi êtes-vous coupables, même en cas d'échec. (Elle frappe sur l'épaule du marquis, qui tourne la tête vers elle.) Même en cas d'échec, vous entendez?... L'intention qui vous a mis en mouvement fait le crime. (Elle descend à gauche, à l'avant-scène**.) Bref, nous avons sur vous la supériorité morale du gibier sur le chasseur. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que le plus souvent l'infidélité entre dans votre maison par la porte que vous laissez ouverte en courant chez votre maîtresse.

LE MARQUIS, embarrassé.

Tout cela peut être fort subtil ; mais l'opinion de tous les temps, écrite dans toutes les lois du monde...

LA MARQUISE, vivement et lui tournant le dos.

Eh ! laissez-moi donc avec vos lois ! Ne sait-on pas bien que c'est vous qui les faites ? (Revenant à lui et parlant avec chaleur et fermeté.) Si l'infidélité d'une femme met le trouble dans sa famille, vos infidélités, à vous, ne mettent-elles pas le désordre dans la famille des autres ? La société n'y gagne rien, ce me semble.

LE MARQUIS, éludant.

Ce qui me paraît le plus évident, c'est que vous êtes

* Le marquis, la marquise.
** La marquise, le marquis.

fort belle quand vous vous échauffez un peu à parler. (Il veut lui prendre les mains.)

LA MARQUISE, retirant vivement ses mains, passe à droite en disant avec un peu de sécheresse.

Me voilà bien avancée, si c'est tout ce que je vous ai démontré!

LE MARQUIS, se lève.

Mais, dites-moi, où avez-vous pris tous ces beaux raisonnements que vous venez de me faire?

LA MARQUISE.

Vous êtes superbe. Vous me preniez pour une sotte, à ce que je vois!

LE MARQUIS.

Non pas, certes... mais...

LA MARQUISE.

Mais pour quelque chose d'approchant. J'ai remarqué qu'en général vous avez, vous autres hommes, une si petite opinion des femmes, que vous tombez de votre haut si vous leur entendez dire un mot qui ait le sens commun. (Elle va à la table et roule son ouvrage autour de ses longues aiguilles.) Eh bien! marquis, vous aviez voulu tantôt me faire passer je ne sais quelle pièce de mauvaise aloi; je vous ai rendu la monnaie. Bonsoir.

LE MARQUIS.

Comment! vous retirez-vous si tôt?

LA MARQUISE.

A onze heures, régulièrement tous les soirs; je suis bien aise de vous l'apprendre.

LE MARQUIS, remontant à la cheminée, compare sa montre avec la pendule.

Vous ne m'apprenez rien ; mais je ne croyais pas qu'il fût si tard.

LA MARQUISE.

Très-gracieux... Faites-moi donc le plaisir de me dire bonsoir et de vous en aller.

LE MARQUIS, près de la cheminée.

Est-ce que je vous gêne ici ?

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! non... au fait... (Elle va s'asseoir à la toilette, ôte quelques épingles, puis elle dénoue ses cheveux qui tombent en désordre.)

LE MARQUIS, venant poser un genou sur la causeuse et parlant par-dessus le dossier.

Est-ce que vous n'avez pas besoin de Louison pour tout cela ?

LA MARQUISE, devant la glace, tournant le dos au marquis.

Non ; je vous dirai que je ne me sers de mes domestiques que quand je ne puis pas faire autrement. Tous les soirs, je m'arrange comme vous voyez, dans mon boudoir, après quoi je passe dans ma chambre de mon pied léger.

LE MARQUIS.

Ah ! vous vous défaites vous-même ?

LA MARQUISE.

Vous dites ?

LE MARQUIS, venant près de la marquise, et posant les mains sur sa chaise, de sorte que la marquise est obligée de lever la tête pour lui répondre.

Vous vous défaites vous-même ?

LA MARQUISE, arrangeant ses cheveux.

Personnellement... Mon Dieu ! oui.

LE MARQUIS.

Vous avez une chevelure éblouissante.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bon.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop jolie pour être ma femme, savez-vous ?

LA MARQUISE.

C'est possible. Mettons donc que je ne la sois pas.

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'on ne peut aimer comme sa femme quelqu'un qui vous ressemble : on l'aime davantage.

LA MARQUISE.

On a de la peine à s'y décider toutefois.

LE MARQUIS.

S'il y a un amour qui ait quelque valeur, ne pensez-vous pas que c'est celui qui naît avec connaissance de cause ?

LA MARQUISE, le regardant froidement.

Allez-vous recommencer votre métaphysique ? (Elle se lève, traverse le théâtre et va ouvrir la porte de gauche.) Allons, bonsoir, bonsoir.

LE MARQUIS.

Vous êtes miraculeusement jolie, et je suis... ma foi, je suis indigne de mon bonheur... (Il prend un flambeau sur la toilette.) Permettez-vous à votre mari de vous éclairer jusque chez vous, Madame ? (Petit tableau. —

La marquise a le bras tendu vers la porte de gauche, le marquis vers celle de droite. — Musique piano jusqu'à la fin.)

LA MARQUISE, après un temps, faisant quelques pas vers le marquis.

Mais, dites-moi, votre conscience est-elle suffisamment tranquille, et n'avez-vous pas à vous confesser de quelque chose par le monde?...

LE MARQUIS.

En vérité, ma chère, je ne...

LA MARQUISE.

Ne voyez-vous pas que je sais tout?

LE MARQUIS, posant son flambeau sur la table.

Eh bien! si vous savez tout, je n'ai plus qu'à vous demander humblement mon pardon.

LA MARQUISE, un peu au public.

Vous verrez qu'il n'avouera point, dans l'espoir de sauver quelque chose! (Revenant à lui, et avec chaleur.) Mais avouez... avouez donc...

LE MARQUIS.

Que mon aveuglement et ma sottise ont presque été jusqu'à la folie?...

LA MARQUISE, vivement.

Jusqu'au crime, Monsieur, jusqu'au crime!

LE MARQUIS.

Jusqu'au crime!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas tout. Et que madame... (Le marquis se détourne avec un peu de confusion.) eh?...

LE MARQUIS, avec feu.

Et que madame de Rioja est une coquette éhontée?

LA MARQUISE.

Ah ! mon Dieu! n'y mettez pas de colère, ou je croirai que vous l'aimez encore.

LE MARQUIS.

Oh ! ma chère femme, je vous jure...

LA MARQUISE, lui prenant le bras avec tendresse.

Allons ! ne jurez pas ; je vois dans vos yeux que vous dites vrai. (Il lui baise le front.)

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DERNIÈRES PIECES PARUES

fr.

L. AUGÉ DE LASSUS

L'Amour vengé, opéra comique en un acte............ 1 »

TH. BARRIÈRE et E. CAPENDU

Les Faux Bonshommes, comédie en quatre actes....... 2 »

H. CREMIEUX et A. JAIME

Le Petit Faust, opéra bouffe en trois actes........... 1 »

ABRAHAM DREYFUS

De 1 h. à 3 h., comédie en un acte................... 1 50

ALEXANDRE DUMAS FILS
de l'Académie française

Une Visite de noces, comédie en un acte.............. 1 50

PHILIPPE GILLE

Camille, comédie en un acte........................ 1 50

JULES LEMAITRE

Le Député Leveau, comédie en quatre actes........... 2 »

Mariage blanc, drame en trois actes................. 2 »

HENRY MEILHAC et LUDOVIC HALÉVY
de l'Académie française

La Boule, comédie en quatre actes.................. 2 »

PAUL MEURICE

Benvenuto Cellini, drame en cinq actes............... 2 »

ALPHONSE PAGÈS

L'Avocat pour et contre, pasquinade en un acte........ 1 50

JEAN RICHEPIN

Le Mage, opéra en cinq actes.......... .... 1 »

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.


GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

